

Conférence : recherches de couleurs et recherches féministes

Autor(en): **Dubuis, Catherine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **27 (1990)**

Heft 981

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1020152>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'amour à 15 ans

Dans *24 Heures* du 4 janvier, le journal des familles, je lis un très bel article publié sous les auspices de Pro Juventute et de l'organisme *Jeunesse-Parents-Conseils*:

«Anick a 15 ans. Son professeur l'a surprise en train de faire l'amour avec le garçon qu'elle aime. Chantage: il la menace de tout raconter à sa famille si elle ne répond pas à ses avances.» Etc.

Texte absolument remarquable, et qui permet d'intéressantes déductions:

1. Qu'il est normal de faire l'amour à 15 ans avec le garçon qu'on aime (et comment savoir si on aime? par simple inspection des essences, selon la méthode de Spinoza...): «*Tout le monde sait qu'on ne peut interdire l'amour lorsqu'il est libre et joyeux, entre deux partenaires consentants* — le français est incertain, mais la pensée incontestable.

2. Qu'il est normal de faire l'amour n'importe où, par exemple en un lieu où l'on peut être surpris par un professeur (ou par un pasteur, ou par un juge, ou par un dentiste, etc).

3. Qu'il n'est pas rare qu'un professeur fasse chanter une élève pour coucher avec elle — l'auteur, Dame Gerda F., espère qu'Anick lira sa réponse et que d'autres adolescentes profiteront de ce courrier. «*Car de tels appels au secours ne sont pas rares*».

Quelques points, malheureusement, ne sont pas clairs: à vues humaines, le garçon lui aussi a dû être surpris... Qu'est-il devenu dans la suite de l'histoire? Comment se fait-il qu'Anick ne se soit pas confiée à lui «pour un appel de la dernière chance» plutôt qu'à *Jeunesse-Parents-Conseils*? Au fait, quel âge avait-il? 15, 20 ou 25 ans?

Par ailleurs, sur un point je diffère de Dame Gerda F., qui conseille à Anick de ne pas dénoncer son professeur, car ce serait faire preuve de *fascisme*! Selon moi, ce serait plutôt du *stalinisme*, ou l'expression d'une mentalité petite-bourgeoise judéo-trotskyiste! Remarquez: j'ai pu constater que les psychologues-pédagogues zurichois sont aussi *in* que les nôtres. Dernièrement, un questionnaire a été remis aux élèves d'une école du canton, avec entre autres la question: *Est-ce que tu te masturbes?* La petite Setti, 12 ans, a répondu que oui — étant donné que masturbation se dit en

allemand *Selbstbefriedigung* (auto-satisfaction), et qu'elle a cru qu'on lui demandait si elle était satisfaite. Et elle est contente de vivre! Elle aime son papa et sa maman, et son petit frère, et Hector, le chien... Ceci n'en est pas moins fâcheux, puisque cela risque de fausser la statistique, et partant les conclusions que les *Herr-Frau Doktor* en tireront.

Mais revenons aux *Troubles Fêtes* de François Debluë!

Comme dans le cas de Cherpillod, au-delà de ce qui est dit, un certain *ton* inconfondable, une certaine manière de dire les choses, un certain style.

Je vous le disais: j'avais été frappé par un détail, les nombreuses répétitions: «*Ne dramatisons pas...*», «*Kneph a été parfait*», «*New York (ou Tachkent), ce sera pour une autre fois...*» Or, dans cet

admirable poème qui s'intitule *Judith et Holopherne** proposant une Judith qui se sacrifie pour son peuple, parce qu'elle n'a plus rien à perdre — celui qu'elle aimait est mort — les mêmes répétitions, mais produisant un effet tout différent: «*Seule tu as marché seule/ tu t'es avancée ta servante à tes côtés*». Ou bien: «*Judith/ plus seule que la solitude/ tu le sais/ plus triste que la tristesse/ tu le sais...*»

En effet de *lamento*, de chant funèbre, à la manière, je crois, des Anciens, Grecs ou Egyptiens ou Hébreux, d'une grande beauté pathétique, d'une grande beauté lyrique — alors que dans *Troubles Fêtes*, il y a une *eironeia*, ironie, au sens grec d'interrogation — ce qui est conforme à la tonalité annoncée dès le titre!

Mais quel rapport, me dira-t-on, avec les textes que vous citez au début de cet article? Hélas, eux aussi ont leur ton, à nul autre semblable, et c'est celui de l'ineptie. ■

*Editions Empreintes, 1989

CONFÉRENCE

Recherches de couleurs et recherches féministes

De temps en temps (mettons, tous les trois mois), le *Journal de Morges* tombe dans ma boîte aux lettres de Saint-Sulpice. Grâce à lui, j'ai appris que Pietro Sarto donnait une conférence au musée Alexis Forel (dont il est par ailleurs le président) à Morges, sur «la technique de l'aquatinte et la recherche de la couleur».

Non seulement je trouve l'œuvre de Sarto très belle, mais j'apprécie aussi beaucoup ses talents de conférencier, la clarté de ses exposés, et l'enthousiasme qui les sous-tend. J'en avais déjà parlé aux lecteurs de DP à l'occasion d'un cycle de conférences données à Vevey, il y a exactement trois ans de cela (DP du 29.1.87).

Dans la belle salle du deuxième étage du musée Forel, sous les profonds caissons de bois sombre de son plafond, devant sa grande cheminée Renaissance, Pietro Sarto est tout surpris, heureux et un brin décontenancé de voir soudain son auditoire proprement décuplé! Le *Journal*

de Morges y est certainement pour quelque chose, la renommée de l'artiste pour beaucoup.

Voici ce que Sarto m'a appris. L'aquatinte est une technique relativement tardive (fin du XVIII^e). Elle vise à donner l'illusion de l'aquarelle, à produire des surfaces par la multiplicité de *points*, et non pas par l'addition de *traits*, comme dans l'eau-forte. Comment obtient-on ces surfaces structurées, «tricotées», selon la jolie expression de Sarto? On place la plaque de cuivre dans une «boîte à grains»; ces grains sont de colophane moulue. On secoue cette colophane de manière à former un nuage qui se dépose lentement et uniformément sur la plaque. On chauffe alors cette dernière, la colophane fond et se colle au cuivre. Il n'y a plus qu'à «graver» au pinceau chargé d'acide. L'acide grave entre les grains, plus ou moins profondément. On est dans l'ordre du micron, mais «à la binoculaire, un micron, c'est un éléphant!» Le dessin obtenu aura

tous les aspects de l'aquarelle, une fois les couleurs posées.

Laissez-les dans les livres !

Ces couleurs sont fondamentalement au nombre de trois: rouge, bleu, jaune. Mélangées, elles donnent toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Quant aux encres, elles se présentent sous la forme d'une pâte très dure, que l'on ramollit à la chaleur. C'est un conglomérat d'huiles cuites, dont on a brûlé les graisses, afin que l'encre ainsi obtenue ne tache pas et qu'elle reste transparente. On la mélange alors avec des résines et on la broie avec les couleurs. Cette pâte a une viscosité telle qu'elle «démoule» complètement sous la pression, au moment du tirage — idéalement tout au moins! Pour finir, Pietro Sarto lance un avertissement aux amateurs: l'ennemi numéro un de la gravure en couleurs, c'est le soleil. Aucune couleur ne lui résiste vraiment. «*Evitez d'accrocher vos gravures au mur, à moins de leur trouver un endroit très abrité. Mieux: laissez-les dans un livre! Elles y seront parfaitement à l'abri. De plus, c'est leur vraie place: la gravure vient du livre et y retourne; elle est du domaine du lisible et sa place idéale est dans la bibliothèque. Dès qu'on encadre une estampe, on perd quelque chose de sa lisibilité. Mais, ajoute Sarto, ce que je dis là ne concerne pas le noir et blanc. Un Rembrandt sur papier de lin et au noir de fumée doit parfaitement tenir le coup! Je n'ai jamais vu un noir de fumée pâler.*» D'où le ridicule de certaines expositions d'estampes, qui condamnent le visiteur à une pénombre qui ne permet plus de rien distinguer. Le soupçon vient alors que ce que l'on veut protéger là, ce ne sont peut-être pas des originaux, mais des «contre-types» qui, eux, ne résistent pas à la lumière...

Mâle suggestion

Là-dessus, un auditeur suggère finement: «*Mais nos compagnes, ne sont-elles pas plus belles dans la pénombre?*» A quoi sa jeune voisine riposte: «*Peut-être, mais ce ne sont pas des contre-types!*» Ô génie de la répartition, tu ne m'as jamais visitée, hélas! Cet exemple de machisme mou me servira de transition pour passer à l'exposé

que Françoise Collin a présenté dans le cadre du Cours général public de l'Université de Lausanne, dont l'intitulé global est Féminin-Masculin. Françoise Collin est une philosophe qui enseigne à Bruxelles et à Paris et qui a fondé, en 1973, les Cahiers du GRIF (Groupe de recherches féministes).

Après avoir indiqué les deux axes de son exposé: les recherches féministes d'abord, les féministes dans la recherche ensuite, la conférencière a, en préambule, souligné qu'un des problèmes fondamentaux était celui du rapport des femmes à l'institution universitaire, à laquelle elles n'ont accédé que tardivement. Cet accès difficile, cette laborieuse reconnaissance une fois obtenus, les femmes ne risquent-elles pas de perdre toute distance critique? Face à l'institution, dont la puissance est redoutable, surtout quand on y entre au «compte-gouttes», ne risquent-elles pas d'émousser l'acuité de leur regard?

Puis F. Collin trace un rapide historique des recherches féministes. D'abord centrées sur l'action, elles se sont attachées à rendre les femmes visibles, à leur donner la parole et à parler d'elles. Ensuite, il s'est agi de situer les nœuds où s'articulent, les lieux où s'élaborent les stratégies d'assujettissement des femmes. Ces lieux, ces nœuds, sont nombreux: le travail, la carrière, le salaire; le corps, la maternité, la sexualité; la création; le langage. A ce stade toute femme était compétente pour mener une réflexion fortement articulée sur l'action, et nourrie de l'expérience vécue.

De l'action «sauvage» à la discipline intellectuelle

Ensuite, les recherches féministes se sont orientées vers le savoir, et ont donné naissance aux «études féministes» (women studies). On a affaire là à une discipline intellectuelle, en rupture avec l'action et la réflexion «sauvage». Elle n'est plus centrée sur l'objet-femmes, mais sur le rapport avec les hommes, rapport de pouvoir et de domination.

Les études féministes se définissent aujourd'hui par leur grille de lecture théorique, outil d'approche du réel ou du texte (en littérature, par exemple), qui fait surgir des composantes (du réel ou du texte) que d'autres lectures ne font pas apparaître.

A propos des féministes dans la recherche, Françoise Collin souligne qu'elles

sont tout aussi intéressées par le monde et qu'elles mènent toutes sortes de recherches hors du féminisme. Elles sont alors libres à priori de la grille de lecture définie plus haut. Cependant, quelque chose se joue, en rapport avec leur féminisme, et leur permet de faire surgir des strates qui n'auraient pas été mises au jour sans elles.

En conclusion, la conférencière insiste sur le fait qu'il ne faut pas enfermer les femmes dans les «women studies», mais leur permettre d'être présentes dans tous les domaines du savoir et de l'action. Il faut réintroduire le féminisme dans la totalité de la vie.

Catherine Dubuis

Prochaines conférences:

7 février: *Singulier, pluriel: Règles sociales d'accord entre féminin et masculin*, par M. François de Singly (Université de Rennes 2, France).

14 février: *L'éloquence réduite au silence: comment les femmes sont évacuées de la communication*, par M^{me} Edith Slembeck (Université de Lausanne), membre du Groupe Femmes et Université.

21 février: Table ronde: *L'Université est aussi l'affaire des femmes*. Avec: M^{mes} Yvette Jaggi, Silvia Ricci Lempen (animatrice), Claire Rubattel Masnata, Brigitte Studer, Martine Chaponnière et M. Alexander Bergmann.

Le cours est gratuit et ouvert à toutes et à tous. Toutes les conférences ont lieu à l'aula du Palais de Rumine, à Lausanne, à 18.15 heures.

DP Domaine
Public

Rédacteur responsable: Jean-Daniel Delley (jd)

Rédacteur: Pierre Imhof (pi)

Ont également collaboré à ce numéro:

Jean-Pierre Bossy (jpb)

François Brutsch (fb)

André Gavillet (ag)

Yvette Jaggi (yj)

Wolf Linder (wl)

Victor Ruffly (vr)

Charles-F. Pochon (cfp)

Points de vue: Jeanlouis Cornuz

Catherine Dubuis

Abonnement: 65 francs pour une année

Administration, rédaction:

Saint Pierre 1, case postale 2612

1002 Lausanne

Tél: 021 312 69 10 **Téléfax:** 021 312 80 40

Boîte aux lettres Vidéotex: 021/312 69 10

CCP: 10-15527-9

Composition et maquette: Françoise Gavillet,

Pierre Imhof, Liliane Monod

Impression: Imprimerie des Arts et Métiers SA